Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 47

Artikel: Borgognon et le ministre
Autor: Francoeur
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199664

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. — N° 47. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 22 novembre 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Notre histoire.

Nous sommes sans histoire, c'est entendu. Nous n'avons pas conquis la ville de Berne ni aucune autre ; nos révolutionnettes ont fait couler plus de vin que de sang et depuis 1845 le mouvement populaire le plus significatif est peut-être celui du bataillon 103, menaçant de fausser compagnie, sous les noyers de Lavey, aux officiers de langue allemande qui le traitaient de troupe d'ivrognes. Mais, parce que, ce jour-là, nos braves miliciens se sont servis de leur langue, en guise d'armes, le canton de Vaud n'a pas d'histoire.

Il possède heureusement ses chroniqueurs et ses historiens. Pierrefleur, le doyen Bridel, Verdeil, Gaullieur, Juste Olivier, l'auteur du poétique et savoureux *Canton de Vaud*, nous ont dit le passé de la douce terre vaudoise. A son tour, M. Paul Maillefer vient d'achever l'*Histoire du canton de Vaud, dès les origines,* dont nous avons déjà entretenu les lecteurs du *Conteur*. Prenez ces ouvrages et laissez dire ceux qui haussent les épaules quand on parle de notre histoire.

Voyez, en les lisant, si nous ne ressemblons pas à une famille bien unie, qu'aucun drame sanglant n'a troublée, qui coule dans le calme et dans la paix des jours où les heures de soleil sont plus nombreuses que les moments de douleur. Cette famille a connu la servitude ; elle a eu plusieurs maîtres ; puis elle s'est émancipée, la terre qu'elle cultivait pour ses seigneurs est devenue sa propriété. Sa bourse qui longtemps ne renfermait pas un liard s'est emplie peu à peu. A la place de la cabane où elle vivait pauvrement, elle a édifié une maison cossue. Elle l'a meublée avec confort ; elle en a orné les pièces d'objets d'art. En même temps elle a voué tous ses soins à l'éducation de ses enfants, leur donnant de bons maîtres et les armant de son mieux pour le combat de l'existence. Avec le savoir, elle leur a inculqué l'amour pour le patrimoine qu'elle a amélioré et embelli au cours des âges.

Cette histoire-là, pour n'être pas aussi mouvementée que celle de la France ou de l'Espagne, ne mérite-t elle pas de figurer aussi dans les annales de l'humanité ? Ne devient-elle pas singulièrement intéressante et instructive depuis le moment où nous avons volé de nos propres ailes ? Sans entraînement dans l'art de gouverner, les patriotes qui furent les premiers à la tête de nos affaires se révélèrent d'emblée hommes d'Etat accomplis. Ils surent doter notre pays d'une administration qu'on peut qualifier de modèle. Avec des ressources minimes, ils firent ce miracle de créer presque de toutes pièces des institutions que leurs successeurs n'eurent plus qu'à développer, si bien que nous fîmes bientôt l'admiration de nos confédérés et que plusieurs cantons, moins novices pourtant dans l'art de gouverner, calquèrent telle de leurs lois sur les nôtres.

Un des derniers reçus dans la famille helvétique, le canton de Vaud a témoigné à maintes reprises combien il était heureux d'être, au même titre que les autres cantons, un libre Etat de la Confédération. Mais si les Vaudois se piquent d'être d'aussi bons Suisses que leurs Confédérés, ils restent comme eux épris de la petite patrie cantonale, à laquelle les attachent les liens d'un passé plus lointain, et s'ils reniaient celle-ci ils feraient preuve d'une ingratitude qui pourrait faire douter de la force de leurs sentiments patriotiques à l'égard de la Suisse elle-même.

C'est en apprenant à connaître mieux nos origines que nous fortifierons notre esprit patriotique et c'est pourquoi nous voudrions que le livre de M. Maillefer fût entre les mains de tout Vaudois. Notre concitoyen a écrit une œuvre populaire dans la meilleure acception du terme. L'*Histoire du canton de Vaud dès ses origines* est conçue d'une façon qui la rend accessible à chacun. Tout en étant d'une rigoureuse exactitude, elle n'a rien d'indigeste ni de pédant. L'auteur y a mis avec son cœur de patriote et sa science d'historien toutes ses qualités d'écrivain élégant, enjoué et charmeur. Quand les échos des fêtes grandioses de 1903 se seront depuis longtemps évanouis, son livre demeurera comme un impérissable monument de cette année mémorable.

V. F.

Aux nouveaux abonnés.

Les **abonnés nouveaux**, à dater du 1er janvier 1903, recevront **gratuitement** le journal **dès le 15 novembre.**

Les petits cochons roses.

Tout proprets et tout mignons,
Le poil ras et la peau rose,
Dans le parc à porte close
Courent les petits cochons...

— Que ce mot-là n'effarouche
En vous quelque sentiment :
Ne devient-il pas charmant
En passant par votre bouche ?

C'est un amas saugrenu,
Petits groins, oreilles fines,
Petits yeux et queues mutines,
Petits pieds trottant menu.

Ils s'en vont le nez à terre,
Fouillant sans cesse et partout,
Et par l'un ou l'autre bout,
Chacun veut pousser son frère...

On bataille pour un brin
De serpolet ou d'oseille ;
On se mordille l'oreille
Pour la conquête d'un grain...

Durant la journée entière,
La troupe prend ses ébats,
Et les plus faibles, hélas !
Cent fois mordent la poussière !

Frères, les petits cochons,
Tout grassouillets et tout roses,
Dans le parc à portes closes,
Dites, sont-ils pas mignons ?

E.-C. THOU.

Borgognon et le ministre.

Il est permis de boire un verre à l'occasion ; mais il faut aussi savoir être raisonnable. Autrement, les affaires vont tout de travers et on ne fait rien qui vaille, comme ce fut le cas pour le régent Borgognon, dans le temps qu'il remplissait les fonctions d'église ; il y a bien longtemps de ça. Ne s'était-il pas permis un dimanche matin, après une station à l'auberge, de brailler les psaumes au lieu de chanter convenablement, lui qui pourtant avait une si belle voix et qui, lorsqu'il le voulait, savait la conduire au tout fin !

Les gens levaient la tête, se regardaient, ne comprenant pas qu'il osât faire un pareil boucan. Le pasteur, de son côté, honteux pour son chantre, essayait de se cacher derrière la grosse Bible placée devant lui.

« Attends-te voir, Borgognon, pensait-il, je vais te frotter les oreilles d'importance quand nous serons seuls ! »

Mais bah ! autant aurait valu parler à un sourd ; Borgognon trouvait toujours des excuses.

— M'avez-vous vu ? eut-il le toupet de répondre au pasteur qui l'admonestait sur son inconduite.

— Non, puisque vous étiez au pied de la chaire ; en revanche, je vous ai suffisamment entendu.

— Eh bien ! alors, monsieur le ministre, vous n'avez pas le droit de m'accuser, puisque vous n'avez rien vu.

Mais le plus beau de l'histoire, c'est que le régent devait de nouveau fonctionner le soir, dans un village voisin. Le pasteur, inquiet, voulut l'inviter à dîner pour le garder près de lui et le surveiller. Sur son refus, les deux hommes se quittèrent, l'un rempli d'inquiétude, l'autre se drapant dans sa dignité méconnue.

A l'heure convenue, ils se retrouvèrent, Borgognon avait passé l'après-midi en compagnie de quelques amis qui s'étaient fait le malin plaisir de le mettre dans les vignes. Pendant le sermon, notre régent, alourdi par ses libations, s'endormit bel et bien en face de l'auditoire et commença à ronfler comme une toupie d'Allemagne. Le prédicateur élevait la voix de plus en plus pour couvrir le bruit. Inutile. Enfin, impatienté, celui-ci s'arrête, descend de l'estrade et va secouer le dormeur.

— Monsieur le régent ! monsieur le régent ! Hé, réveillez-vous donc !

Borgognon surpris, se frotte les yeux, puis croyant que le moment était venu d'entonner, empoigne son psautier, se lève, donne le ton, et se met à chanter le dernier verset du cantique 83, où il est parlé de ce monde *périssable !* Seulement, au lieu de chanter les paroles écrites et furieux d'avoir été interrompu dans son sommeil, il chante à tue-tête en regardant le pasteur :

Non ce n'est pas mourir que de monter au ciel,
Au repos éternel,
A la gloire ineffable,
Après tous les combats d'un monde *méprisable !*

Pour le coup, c'en était trop. Le pasteur, qui

avait de solides poignets, prend le régent par les épaules, l'oblige à s'asseoir et lui dit :

« A présent, vous allez rester tranquille et ne plus bouger, sans cela gare à vous ! »

Borgognon comprit qu'il s'agissait d'obéir ; il garda le silence. Les spectateurs de cette scène incroyable, indignés tout d'abord, ne pouvaient plus maintenant reprendre leur sérieux, en songeant à l'attitude et aux gestes du régent.

On devine après cela si le reste du sermon fit long feu. Le pasteur avait hâte, d'ailleurs, de dire son fait à Borgognon. Mais celui-ci, qui prévoyait le coup, prit l'avance en s'écriant : « Ma foi, monsieur le ministre, fallait pas me réveiller ! Tant pis pour vous ; c'est votre affaire ».

FRANCŒUR.

Une peur.

La conversation était languissante, ce soir-là, dans le salon de Jules Hunger. On avait effleuré divers sujets sans se passionner d'aucun ; l'ennui se peignait sur les visages. Une maladresse renversa et brisa un vase à fleurs ; un ami très nerveux de Jules Hunger fit un sursaut. On parla alors de la peur, des sensations ressenties, des conséquences inattendues, observées à la suite de grandes frayeurs, sur les personnes d'une sensibilité très intense.

— Je vous raconterai une aventure de ma jeunesse, dit Hunger en offrant des cigarettes. J'ai su réellement alors ce qu'était la peur. J'avais dix-sept ans : j'étais parti avec deux amis du même âge, pour faire une course de montagne. Nous arrivons à neuf heures du soir à l'étape où nous devions passer la nuit. C'était au sortir d'un col, un pâturage neigeux, entouré de rocs d'une effroyable verticalité. Un chalet, qui semblait écrasé par les masses surplombantes, était perdu dans ce pacage. Pas un être ; c'était au mois de juin et les vachers n'étaient pas encore montés.

Nous élisons domicile dans cette habitation. C'était une cahute basse, mais longue, composée d'une cuisine et d'une écurie, qui elle seule prenait la moitié du chalet et dans laquelle on entrait, à l'une des extrémités, par une porte disjointe. On montait par une échelle branlante sous le toit, dans le fenil où couchent les vachers. Nous pensions dormir sur le foin ; mais nulle trace de fourrage ! Notre déception fut grande. Notre mécontentement fut plus grand encore : nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau pour nous rafraîchir. Il fallait se résigner et faire bonne mine à mauvais jeu ! Nous allumons un gros feu, car nous grelottions et, après un frugal repas, comme nous n'avions pas l'intention de dormir, nous causons pour tuer le temps. Chcaun y va de sa petite histoire et l'un de nous raconte qu'un rôdeur, fait avéré dans la contrée, vagabondait dans la montagne, toujours prêt à faire un mauvais coup !

Las de causer, nous sortons pour contempler le paysage. Minuit était passé. Le ciel avait une teinte de zinc ; pas de lune, beaucoup d'étoiles. Les masses rocheuses se dressaient noires et gigantesques ; des éclairs illuminaient, par intermittences, leurs crêtes et leurs dentelures. Les grandes ombres livides des parois s'allongeaient sur la neige. Pas un bruit, mais un silence sépulcral, affolant. Nous restions sans parler, tant cet isolement nous accablait, tout impressionnés par cette désolation. Une inquiétude sourde nous gagnait, une angoisse nous étreignait ; nous sentions un poids à la poitrine, un serrement à la gorge et notre respiration se faisait courte et haletante. Nous étions tous trois très nerveux et notre sensibilité vibrait, ce soir-là, avec une intensité morbide

Longtemps, nous restâmes immobiles à regarder ce chaos et nous eûmes grand'peine à nous arracher à la contemplation muette de cette nature terrifiante, pour rentrer au chalet.

A une heure du matin, un de mes compagnons, vaincu par le sommeil, s'étendit sur une table, placée à côté du feu, tandis que nous restions à nous chauffer devant la flamme, assis sur de petits escabeaux.

Notre conversation toute de monosyllabes, de phrases hâchées, était coupée de longs silences pénibles, pendant lesquels on n'entendait que le pétillement du bois dans le brasier et la respiration saccadée du dormeur.

Tout à coup il fait entendre un long soupir, suivi d'une faible plainte. Il gémit et un tressaillement court le long de son corps.

— Qu'as-tu ? demandai-je d'une voix qui tremblait légèrement.

Pas de réponse, mais un cri étouffé.

— Mais qu'as-tu donc ? Rêves-tu ? Voyons, réponds ! répétai-je avec moins d'assurance encore.

Toujours pas de réponse. Les minutes passent. Nous ne parlons plus.

— Il est là ! reprend l'autre.

— Mais oui, nous sommes là, nous, tes amis !... Il rêve ! dis-je à mon camarade dont je remarque alors la pâleur et les yeux qui me fixent étrangement.

L'inquiétude me gagne ; inconsciemment, nos sièges se rapprochent et, muets, nous attendons.

Un silence terrible.

Le dormeur pousse une nouvelle lamentation. La peur et la colère se mêlent en même temps ; je sens mon cerveau éclater et d'une voix rauque :

— Si tu veux nous faire peur, prends garde !

Mais c'est un cri strident qui résonne dans la nuit.

— O mon Dieu ! dis-je d'une voix blanche, en me serrant contre mon compagnon.

Maintenant, le dormeur remue en gémissant toujours ; il est très pâle ; il se dresse à moitié, son corps tremble, ses bras s'agitent, ses yeux égarés regardent fixement l'écurie ; maintenant, il parle par saccades :

— Le voilà !... Oui, le voilà !... Je le vois !... Il vient ici !... il a son chapeau sur les yeux !... Je le vois très bien !... Il veut ouvrir la porte... là bas... à l'autre extrémité !... Elle résiste !... Non, elle cède !... Mon Dieu ! il me regarde... il me rit contre...

Et il s'affaisse sur la table avec un rire affreux de folle épouvante.

D'abord nous nous regardons épeurés : nos yeux disent la même pensée, germée au même moment dans notre cerveau. Nous pensons au rôdeur. Nous le sentons venir, nous le voyons... D'effroi, notre cœur s'est presque arrêté, notre sang nous chante aux oreilles, nos yeux se brouillent et une sueur froide perle. Affollés, nous nous étreignons...

Il nous semble mourir, mais nous ne souffrons pas.

Nous baissons la tête, prêts à recevoir le coup de l'autre qui approche. Pas de secours à attendre dans cette solitude, pas d'armes pour se défendre et d'ailleurs nous n'en serions pas capables ! Nous sommes résignés ; toute énergie est morte ! Nous nous abandonnons à notre sort. Que fait l'autre ? Nous n'en savons rien, nous n'entendons rien ; naus sommes tombés dans une espèce de léthargie...

..... Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?

Je ne sais pas. Mais le jour était levé, lorsque notre somnambule nous secoua pour nous réveiller. Nous le regardons ; il est souriant, il paraît en excellente santé. Nous ne disons rien. A notre crise avait succédé le sommeil et nous avions dormi dans les bras l'un de l'autre.

Jamais, entre les trois, nous n'avons fait allusion à cette nuit. Je n'ai jamais su si le dormeur avait eu un cauchemar ou s'il avait voulu jouir de notre effroi ; mais, ce que je sais, c'est que mon ami bégaie légèrement depuis ce moment-là. Quant à moi, je n'ai jamais plus fait de course !

HENRI THUILLARD

Un fossoyeur altéré.

Un habitant du vignoble était le fossoyeur de la commune de ***. Il remplissait ses fonctions à la satisfaction de la municipalité. Cependant, il avait un léger défaut ; sa soif était inextinguible. Dès qu'il avait touché son salaire, il entrait à la pinte et n'en sortait que le gousset vide et le corps dans l'état contraire. Comme il ne meurt heureusement pas chaque jour quelqu'un à ***, notre fossoyeur n'aurait pu vivre s'il n'avait eu une autre corde à son arc. Il portait les hottées de fumier dans les vignes et se faisait ainsi d'assez bonnes journées. Seulement, ces jours-là, sa soif était encore plus démesurée qu'au sortir du cimetière, et tout son argent passait de nouveau chez le cabaretier.

Cet homme-éponge n'avait pas d'enfants, ce qui était heureux. Il était en revanche doté d'une compagne qui en voyait de cruelles, et qui cependant n'était pas trop aigrie. Sachant qu'elle avait affaire à un incorrigible, elle ne prenait plus la peine de faire des reproches à son mari. Pourtant, certain samedi soir, elle ne put s'empêcher de lui crier à la face, devant des voisins, alors qu'il regagnait le logis en apportant autre chose que de l'argent :

« Bougro dè soulon, t'as rupà dou moo et on tsa dé fouma sta senanna ! »

On bon beliet dè trombola.

Onna lotéri âobin 'na trombola, l'est tot'on, et vo sédès prâo cein que l'est !

Quand 'na societâ a fauta dè cauquiès centimes po regarni la tièce âobin quand volliont atsetâ oquiè d'estra, le vont démanda on permi âo Préfet et, quand l'ont, clliâo dâo comité s'ein vont roucanâ decé delé po lè prix. Tsacon baillè cein que pâo, dâi bio savai ; lè boutequi, cauquiès livres dè café, dâo taba, on paquiet dè secoria et y'ein a mimameint qu'ont bailli dâo bran po brantâ lè vases ; lè carbatiers et lè martchands dè vin baillont cauquiès botolhiès, coumeint dè justo ; clliâo que tignont dè la ferblantéri baillont dâi potsons âobin dè clliâo ballès fortsettès ein ardzeint à quatro batz la dozanna, enfin, quiet ! tsacon fournè cein que pâo et suivant cein que l'a !

Adon, quand l'ont rappertsi tot cé butin, le font dâi beliets dè lotéri po quatr'à cinq iadzo mé que n'ya dè prix et onna demeindze né, le tiront âo sort clliâo beliets âo pailo d'amont dè la pinta dè coumena ; ma fai, y'ein a adé dâi conteints et dâi mau conteints et, po pas que clliâo z'iquie fassont trâo la potta, dè n'avâi rein z'u, la musiqua est quie que lâo djuïè cauquiès mauferines po lè remettrè dè bouna.

Mâ, se clliâo prix font dzoïâo clliâo qu'ein ont, y'ein a dâi iadzo assebin que ne s'ein tsaillont papi ; rein que po derè, que volliai-vo que ion dè la tempérance fassè d'on paquiet dè bran âobin dè 'na botolhie dè riquiqui ? Et se l'est onna livra dè taba à chiquâ ! que volliâi-vo qu'ein fassè 'na damuzalla, se l'est li que l'a !

La societâ dè chant la Remoniqua dè Cafouilly-lè-Bots avâi fé l'an passâ iena dè clliâo trombola po reseimplliâ on bocon sa tièce, kâ lo gaillâ que la tegnai l'avâi rupaïe à tsavon ein l'âi poaiseint pè blliossets po son compto.

La demeindze né, que l'ont teri âo sort po lè prix, lo Jone âo taupi, qu'avâi prai dou beliets, a yu, sédès-vo quiet ?

Na brossa à botolhies ! Et lo gaillâ cabriolâvè dè dzouïe d'avâi zu cé affére, que montrâvè à ti clliâo qu'aviont étâ bourlâ à la lotéri.

— T'as zu oquiè dè bio inquie et t'as bin dè quie tant tè braguâ ! l'âi fâ adon lo gros Marque, que vâo-tou férè de n'uti dinse, tè, que te n'as ni cava, ni vin, papi dè la piquietta tsi tè à mettrè ein botolhies, cein ne tè vâo servi dè rein et se te vâo mè crairè, fot mè cein vïa !

— Cein ! l'âi repond adon lo Jone, cein vâo mè férè on tot crâno serviço, na pas, n'aussi pas poaire et vo z'allâ vaire cein que pu férè fenameint avoué cllia brossa !

— Et coumeint cein ? firont lè z'autro, qu'attiutâvant.

— Et bin ! avoué, m'ein vé rinci quatr'à cinq dozannès dè botolhies que y'âodrè eimprontâ à mon cousin Féli et avoué on sétai dè vin que y'âodrè queri à la pinta à Janeau, dinse y'arè dâo vin boutsi po regalâ à remoille-mor ti lè z'amis âo bounan ! Ora, vo vaidès se mon prix ne pâo pas férè on rudo serviço !

* *